

EXTRAIT 1 – début du livre.

Quelque part dans l'Entre-deux-Mers. 18 avril, vers 1 h du matin.

Trois hommes se tenaient devant une immense demeure située dans un parc assez vaste. Le trio n'était pas composé de promeneurs ordinaires et le métier qu'il exerçait requérait des qualités bien particulières... qui consistaient à faire ce que l'on appelle du *home-jacking*, c'est-à-dire à investir une habitation pour obtenir sous la menace certains biens des malheureux propriétaires.

Pour réussir cette entreprise, il ne fallait pas manquer de cran car leur crédibilité pour convaincre les gens qu'ils pouvaient être très violents s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient restait la base de leur réussite. Souvent, la menace suffisait mais ils avaient déjà dû couper quelques doigts ou même d'autres parties du corps pour achever de convaincre certains sceptiques qui avaient des doutes sur leurs intentions.

Cela faisait plusieurs mois qu'ils avaient repéré cette grande maison isolée. Les renseignements glanés ici et là qui indiquaient qu'il n'y avait qu'un richissime occupant avaient fini de les convaincre que le choix de prendre pour cible cette grande bâtisse allait les enrichir grandement.

Ils venaient de franchir la grille du parc et s'avançaient lentement vers le bâtiment.

- Cet endroit respire le pognon...
- Il me tarde de voir la tête de notre malheureux pigeon.
- Espérons qu'il ne tardera pas à cracher le morceau.
- Cela prendra le temps qu'il faudra, l'essentiel c'est qu'il parle.

Thomas était le chef de la bande, le plus intelligent mais aussi le plus déterminé. C'était souvent lui qui s'occupait des « opérations de chirurgie » que leur activité requérait.

Ils arrivèrent enfin devant l'immense demeure.

— On va faire le tour et essayer de trouver un point faible pour s'introduire dans la maison facilement. Si nous n'en trouvons pas, nous forcerons un volet, il y a forcément une faille dans une maison de cette taille...

Ils se séparèrent. Thomas alla d'un côté et ses deux compagnons de l'autre. La recherche ne dura guère longtemps. Un des hommes trouva un volet qui n'était pas bloqué. Ils allèrent chercher Thomas.

- Ça s'annonce bien...
- Il doit être étourdi, espérons qu'il n'a pas oublié son code de carte bancaire.

Ils sourirent tous les trois puis se mirent au travail. Ils ne tardèrent pas à desceller un des carreaux puis à faire pivoter la poignée de la porte-fenêtre. Ils s'introduisirent sans se presser ; après tout, ils avaient le temps. Thomas alluma sa torche électrique et balaya la pièce de son faisceau. Apparemment, il y avait longtemps qu'elle ne servait plus. Ils s'avancèrent en silence vers la porte. Thomas l'ouvrit et pénétra dans le couloir qui semblait interminable. Ses deux acolytes suivaient de près.

Son attention fut rapidement attirée par de la lumière. Peut-être que le propriétaire ne dormait pas encore, il fallait être prudent. Ils progressèrent avec précaution en prenant soin de bien regarder où ils posaient les pieds. La lumière émanait de ce qui semblait être la salle à manger.

Aucun bruit ne provenait du séjour. Thomas éteignit sa lampe électrique. Très lentement, ils s'avancèrent vers la pièce illuminée. Thomas prit encore une fois les devants et se pencha, laissant sa tête dépasser dans la salle qui paraissait immense. Au premier coup d'œil qu'il jeta, il n'aperçut personne. La pièce semblait déserte. Il finit par rentrer dans la salle, suivi par ses deux compères.

Elle devait mesurer près de 100 mètres carrés. Le mobilier ainsi que les décorations murales semblaient dater d'une autre époque. Il n'y avait ni télévision, ni radio, ni aucun des appareils caractéristiques de la modernité de notre société comme un ordinateur ou même un téléphone portable.

EXTRAIT 2

PLASSAC. Vendredi 1^{er} mai, 5 h du matin.

Il faisait anormalement frais ce matin pour un mois de mai. Le Gerfaut gonfla rapidement le canot. Il avait démarré le petit moteur la veille pour le tester et il put le lancer relativement facilement. La nuit n'était pas très claire, ce qui l'arrangeait. Il portait des lunettes infrarouges semblables à celles qu'utilisent les militaires. Elles lui permettaient de voir presque aussi bien qu'en plein jour.

Il accosta de l'autre côté de l'île Pâté et dissimula son embarcation. Il vérifia son arme à la ceinture. Logiquement, il n'y aurait personne cette nuit et il espérait trouver la petite victime.

L'île Pâté n'était pas très grande et il en fit vite le tour. Il chercha une cache, en vain. Il ne restait donc plus qu'un seul endroit. Il se retourna vers l'édifice massif que constituait le fort Pâté. L'homme devait probablement en posséder les clés. Il fit le tour du fort, il n'y avait qu'une seule entrée mais elle était solidement fermée. Autrefois, le petit fort avait formé avec Fort Médoc et l'immense citadelle de Blaye le triptyque défensif bâti par Vauban et chargé d'assurer la tranquillité de Bordeaux en empêchant les bateaux ennemis de remonter le fleuve.

Il regarda à nouveau les murs du fort. Par endroits, la végétation l'avait complètement recouvert. Il avait déjà gravi des parois bien moins accessibles. Les murailles de l'ouvrage présentaient de nombreux points d'appui pour les pieds et d'autres que ses mains pouvaient saisir. Il sourit et entama son ascension vers le sommet des murs hauts de douze mètres.

EXTRAIT 3

Une nouvelle infirmière fit son entrée. C'était la première fois qu'il la voyait, probablement celle du service de nuit. Mais son comportement le rendit nerveux ; elle n'arrêtait pas de le dévisager, comme si elle cherchait quelque chose. Plus elle le regardait, plus la tension était palpable entre la femme en blouse blanche et l'homme attaché sur son lit.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis l'infirmière de nuit. Vous pensiez que j'étais qui ?

— Vous n'avez pas l'air d'une infirmière.

— J'ai l'air de quoi, alors ?

— De quelqu'un qui cherche quelque chose.

Un long silence s'installa, que la jeune femme finit par rompre :

— Comment avez-vous réussi à localiser Gabriel de Saint-Fort ?

— Cela me regarde.

— J'ignore qui vous êtes, et pour quelle raison vous avez fait cela, mais ce que je sais, c'est que vous n'êtes pas de taille à lutter contre lui.

— Et moi, je suis persuadé du contraire.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous attaché sur le lit du service psychiatrique d'un hôpital tandis qu'il est libre et sans doute hors d'atteinte ?

— Je peux me sortir de là !

— J'étais venue pour éventuellement vous libérer, mais si vous pouvez vous débrouiller tout seul, alors bon vent.

Elle se dirigea vers la porte.

— Que voulez-vous en échange ?

— Je veux juste savoir... J'ai besoin d'informations sur lui.

— Vous vouliez me proposer une association ?

— J'ai l'habitude de travailler seule, je n'ai pas besoin d'équipier.

Il décela une forte réticence, une méfiance qui dépassait ce qu'il était capable de ressentir. Il plongea son regard dans le sien ; elle était comme un animal blessé, méfiante et agressive.

— Moi aussi, je travaille seul, vous ne feriez que m'encombrer.

— C'est vrai que vous avez l'air de très bien vous débrouiller...

— Qui êtes-vous ?